

LE CRI DE L'OMBRE

— Aventure —

ROMAN

LE CRI DE L'OMBRE

Jean David DÉsir

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : EC Média

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-381021-06-5

Dédicace

Je dédie ce roman

Aux cheveux de ma mère avant qu'ils soient tous blancs

À mes frères des jours de folies, ces frères avec qui je partage ma seconde peau

À la mémoire de tous ceux qui sont morts entre les pétales de l'âge

À tous ceux qui méritent qu'un livre leur soit dédié

Prologue

Le désespoir s'accrochait à tous. Cri. Pleur. Peur. Doute. Noir. Vulgaire. Murmure de hurlement. Suintement d'aube. Tout cela à voix basse dit. Tout cela à voix de silence dit. Pas ce silence qui cache les scandales du jour et de la nuit sous sa peau. Ce silence qui fait contrebande de charivari dans ses veines. Ce silence qui cuisine les oublis dans sa poêle de sommeil éjaculatoire de rêves. Ce silence qui fait trafic de soir pour partager ses secrets avec les heures qui rentrent dans la main. Noir. Chauve. Il approchait à l'affût du moindre bruit recroquevillé dans ce chemin obscur. Coincé entre la lune avec sa silhouette trébuchante et la route qui prenait un raccourci pour arriver à l'avenue. Ce silence qui bêchait l'intention de l'aube à enfiler son pantalon.

La nuit serrait son étreinte. Le froid rançonnait la rue qui n'avait que les deux pieds de cet homme pour lui dessiner un pas. Pour arranger la mine des égouts qui voulaient avaler la cité. (Ne l'avait-elle pas gobée depuis tout ce temps ? Ne la gobait-elle pas encore ? Ne la gobait-elle pas toujours ?). Non, les égouts ne gobent pas que les fatras. Les fatras ne sont qu'une couche épaisse de silence. Pour que nous ne fassions pas de bruit. Les fatras ne sont plus qu'une couche épaisse de nous. Parce qu'en dessous il y a nous. Nous entassés là. Pour frotter nos misères les unes contre les autres. Jusqu'à ce qu'elles se chauffent. Et que la chaleur monte jusqu'à l'inverse qui se faisait épithète des choses pour nous prouver qu'on est à la bonne adresse. L'adresse qui indique ce lieu. Ce lieu qui abrite les sans-abris.

Le sang commençait à lécher le trottoir au virage de l'avenue. Le macadam partageait le rouge à lèvres sorti de veines qui lâchaient. Le macadam saignait du rouge de quelqu'un. Le sol gisait. Des veines qui ont échangé leur contenu avec une balle. Ou avec le contact d'un objet tranchant. Ou avec n'importe quel objet digne du sale boulot.

Il pressa le pas. La tête de l'homme s'émergea. Papala. C'était Papala. Il prit sa tête dans les mains et commença à débiter des paroles incontrôlées, incompréhensibles, insensées à la seconde près. Et puis plus rien. Papala mourait.

— Ne meurs pas Papala. Ne meurs surtout pas.

— Arrête tes conneries toi. On n'a qu'une vie nom de tous les dieux qui s'inventent.

Et je n'ai même pas encore inventé la mienne. Vivre mon petit, ça ne m'est pas encore arrivé dans la vie. Et puis on ne meurt pas comme ça. J'ai plein d'âges devant moi. Je ne suis pas en train de mourir putain.

Ses paroles avalaient la nuit. Sa carcasse gisait deux tiers sur le sol un tiers dans sa main. Il bavait ses tripes. Il vomissait. Et cette langue rouge comme une robe de mariée qui a oublié de mettre fin à sa naissance, continuait de lécher l'avenue.

Chapitre 1

Chaque goutte de sueur qui arpente les rides de mon visage, comme des rues laissées, suspendues là, jetées pêle-mêle, est salée, épaisse, presque dure. Ma figure est comme un grand boulevard où des fous prennent à la verticale la mauvaise direction. Le soleil, armé, toujours prêt à traquer l'ombre même dans sa plus petite version, toujours prêt à tirer sur tout ce qui bouge et sur tout ce qui ne bouge pas, déploie la grosse artillerie pour pisser ses lignes droites sur ma tête, me lapider avec toute la force de ses rayons. Pour traquer ma peau devenue chauve sous l'assaut de ses spadassins qui galopent en rependant ses blessures pincées de malheurs qui veulent trépasser sur mes frissons que j'ai arrêté de compter bien longtemps. Je me demande combien ils sont en tout à danser sur ma tête. J'ai soif. Ma langue ne tardera pas à faire le mort si quelque chose de liquide ne la caresse pas. Un pied devant l'autre. Si je me souviens bien, marcher c'est ça. Je ne fais que ça depuis les vingt dernières minutes. J'ai l'impression que je marche sur des pieds amputés par la fatigue. Des pieds qui ont fait l'erreur de m'appartenir. « *Aaaa mes chers souffrants, dans ces temps où le soleil inonde de sa bave tous les bruits et les silences qui voyagent, faut surtout pas être à moi* ». Mes pas chient sur le sol ramenant de la surface de la Terre cette poussière qui rentre dans la danse

aérienne. Je marche en pensant à ce devoir d'économie. Je dois réfléchir sur l'inflation. Sur le taux d'inflation pour être plus précis. Un taux d'inflation qui, depuis quelque temps, veut lécher les 20 % de toute sa langue qui en demande toujours plus. 17 %. Pour le moment, je présume. Il est dynamique ce taux. Il fait la course contre je ne sais quoi. Madame a précisé que nous devons proposer des solutions pour diminuer ce 17 % après avoir fait l'inventaire des causes et conséquences de cette situation. Madame est fonctionnaire. Elle travaille au ministère de l'Économie et des Finances. Madame est grosse. Les fesses de Madame sont obèses. « *Madame, vous ne croyez pas que vos fesses ont subi une inflation de plus de 17 % et qu'elles auraient, peut-être, plus besoin de réflexion que celui du pays ? Vous avez le droit de ne pas répondre bien sûr. Et de considérer que cela relève de votre vie privée. Que cela ne me regarde pas. Tout ce que vous voulez. Même si vos fesses ne sont pas privées du tout. Très pas privées* ». Je devais lui poser cette question l'orsque celle-ci a fait surface dans ma tête ce matin quand, après avoir expliqué le libellé du travail à faire, Madame s'est mise à marcher comme pour donner l'exemple parfait de l'inflation dans sa jupe. Que j'ai été lâche sur ce coup-là. Terriblement lâche. Sur la route, des enfants, pieds nus, jouent à un jeu étrange. Ils sont quatre en tout. Trois petites filles et un garçon dont le visage rampe sous un nez mal assorti. Un nez qui radote comme pour montrer sa présence. Un nez se remarque hein. Celui-là ne sait pas qu'il est remarqué. Le nez danse à un rythme fou. Comme les rayons de soleil sur ma tête qui ont juré de lui faire la peau. Un imbécile notoire ce garçon-là. En tout cas, c'est ce qu'on croirait voir. Il bégaye. Il zozote. D'abord un nez pas net, très pas net, qui radote comme pour se faire remarquer, ensuite il bègue et pour couronner le tout il a un cheveu sur la langue. Je ferais mieux de ne pas imaginer le reste. Le